

Monsieur André Gide reporter

ou la leçon de journalisme dans un prétoire

M. André Gide, si l'on en croit *L'Intransigeant*, m'avait offert la nouvelle édition d'un recueil de reportages: *Souvenirs de la Cour d'Assises*. Il paraît qu'ensuite, se ravissant, il fit arracher la dédicace. Le fait est que le livre m'arrive amputé d'un feuillet. Tant pis pour moi! De bon cœur, j'eusse accepté cet hommage qui, s'adressant à un journaliste déjà chevronné, et venant d'un novice, contenait une double requête. Peut-être, en me dédiant ce recueil, M. Gide sollicitait-il mon avis sur ses mérites de reporter, et souhaitait-il que je les recommandasse aux directeurs des journaux?

L'opinion, très sincère et très développée, que je lui eusse donnée, je vais la lui proposer quand même. Ma franchise aura de quoi lui plaire.

**

Son livre, je l'ai lu en homme de métier; je l'ai jugé sans parti pris, comme eût fait à ma place un chef d'informations, si M. Gide s'était présenté à lui, son livre au bout des doigts, et demandant un poste de rédacteur.

Voici à peu près le rapport qu'eût fait le chef d'informations:

« En tant que besognes gratuites, les « physionomies d'audience » que nous soumet M. Gide ne valent ni plus ni moins que maints ouvrages d'amateurs. En tant que travaux rétribués, cela ne saurait contenter notre clientèle. Le rédacteur manque de coup d'œil, de verve, de facilité et, pour tout dire, de vocation.

« Nos rédactions regorgent de gens plus habiles et mieux doués et qui n'auront peut-être jamais l'occasion de montrer leur savoir-faire, ne possédant pas les moyens de rééditer pour leur plaisir des faits divers qu'ils dispersent au hasard des feuilles et selon les caprices de l'actualité. »

**

Il est vrai que les journalistes, ces prolétaires du style, ne songent point à recueillir, après dix années de réflexion, leurs écrits qu'ils abandonnent à l'aristocratie littéraire cette sorte de ridicule. Un Louis Litzarus, un André Salmon, un Henri Vonoven, qui tracèrent d'inoubliables croquis d'audience, ne dérangent pas les libraires pour si peu. Ils savent le prix du temps et créent en souriant leurs chefs-d'œuvre éphémères. Ces hommes, il est vrai, n'en sont point à leur coup d'essai. On les connaît. On n'attend pas leurs preuves.

Or, j'y reviens, il se peut que M. Gide veuille, au moyen de son livre, nous administrer les siennes. Ne nourrit-il point, hélas! de dangereuses illusions? Ses *Souvenirs de la Cour d'Assises*, publiés dans un journal, feraient sourire n'importe quel reporter de profession, et cela, à cause même du naïf effort accompli par l'écrivain vers le « récit photographique » que ses pareils et lui prennent pour le fin du fin en matière de reportage.

Que M. Gide ait, une fois, tenté d'écrire avec netteté, je n'irais point lui en faire grief. Cela vaut, au contraire, qu'on le complimente et l'encourage; non sans observer, toutefois, que netteté et pauvreté ne sont point mêmes choses.

Nous voilà justement au défaut principal de ces essais, qui est la banalité. Le meilleur de ces articles, ou, si l'on veut, le plus soigné, *L'Affaire Charles*, semble fabriqué au moyen des *analytiques*. Aucun trait, pas un détail heureux. Nulle expression. Par-dessus le marché, l'auteur ne s'écarte du quelconque que pour choir dans le convenu. Exemple: M. Gide fait dire aux accusés: « Non, mon président. » (1) Ils ne parlent ainsi qu'aux tribunaux de Jules Moineaux. De même les témoins. M. Gide leur prête un langage de rapports policiers. Exemple: « Il ne venait personne chez eux. Juliette était tranquille et travaillait régulièrement. On n'avait rien à lui reprocher. A lui non plus. Il se conduisait bien. Je ne l'ai jamais vu ivre, etc. » (2).

Il y a pis: M. Gide croit bien faire en corsant son récit de mots crus et d'expressions ignobles. Il écrit: « Il alla dans un bordel voisin » (p. 61); « Marseille s'est jeté sur la vieille qui ne fut pas difficile à tomber » p. 50; « Deux j'm'ensouffistes » (p. 13); « Il a épousé une putain » (p. 126), etc. Ainsi, l'auteur du *Voyage d'Urien*, si guindé d'ordinaire, ressemble à ces gens qui se coiffent de casquettes et apprennent l'argot avant de monter dans le tramway de Mémilmontant.

**

Voilà pour ce qui, de l'ouvrage, peut sembler caractéristique. Le reste est immédiatement au-dessous de rien — encore ce rien est-il le rien prétentieux et

(1) Page 135.
(2) Page 114.

étalé du débutant qui croit donner la leçon aux vieux routiers.

Dieu sait pourtant si M. Gide méprise la gent journaliste! Dans son livre même, à maintes reprises, il bafoue les gazetiers (p. 119, 121, 120, etc.). Durement, il relève une faute de syntaxe commise en 1912 par un rédacteur du *Journal de Rouen*, qu'il appelle, avec une ironique emphase: « Monsieur le chroniqueur », et qu'il écrase du souvenir de Flaubert.

M. Gide a raison de se montrer sévère aux journalistes. Car la supériorité de beaucoup de journalistes sur la plupart des romanciers, c'est qu'ils savent leur langue.

Ce n'est ni M. Litzarus, ni M. Helsey, ni M. London, ni M. Jean Pigt, ce n'est aucun reporter qui écrivit la phrase que voici: « Et malgré que quelques noms furent trouvés dans l'urne, l'affirmative l'emporta de beaucoup. » C'est M. Gide, à la page 29 de ses *Souvenirs de la Cour d'Assises*. Deux solécismes, une faute de temps, une cacophonie, tout cela en deux lignes, c'est un peu trop, monsieur! Le plus minable des prospecteurs de chiens écrasés pourrait, à ce prix, enseigner la grammaire aux as de la N.R.F.

Cet exemple pourrait suffire. Je ne vais pas énumérer ici, même sommairement, les écarts grammaticaux de M. Gide (1). A lui si jaloux d'épouiller autrui, je laisse le soin de pourchasser ses propres insectes. Un mot encore: le style de M. Gide, reporter, vaut sa syntaxe: « Il avait déposé sa plainte sitôt

après l'agression : puis avant recouvrer son argent, il l'avait retirée peu de jours après, avant de se rembarquer à nouveau...

On fouillerait en vain les collections des journaux les plus hâtivement rédigés pour y trouver (sous la plus humble signature) de ces monstres barbares.

Ai-je parlé de hâte ? Il est vrai que la rapidité est, en matière de reportage, un mérite essentiel. Qui de nous, mes camarades, n'a dû composer, à toute vitesse, en tous lieux, cent « papiers » qui ne valent assurément point du Flaubert, mais qui, certes, valent mieux que du Gide ? Et, cependant, M. Gide prend soin de nous dire que ses *Souvenirs* n'ont rien cédé au vertige de l'actualité : « J'ai passé les dernières semaines de l'été à mettre au net mes *Souvenirs de la Cour d'Assises...* (2) Les dernières semaines ! Et l'ouvrage contient à peu près dix articles qu'un reporter eût troussés en dix heures, dans le brouhaha des audiences, le va-et-vient des rédactions, la bousculade des bureaux du télégraphe ! Pauvre monsieur Gide !

**

Le journalisme exige certaines « facultés aiguës et légères » dont parlait jadis Barbey d'Aurevilly, et que l'on ne soupçonne pas dans les chapelles luthériennes du quartier de l'Odéon. Notre profession réclame ce « je ne sais quoi de français et de militaire dans l'esprit », une grande résistance à la fatigue, une intelligence prompte et toujours prête, un goût du risque, du jeu, en un mot, une certaine *sportivité*, toutes choses dont on se passe fort bien dans l'industrie du roman pour élites...

A ces travaux de luxe et d'agrément, M. Gide consacra sa vie. Je conviens qu'il y apporta plus de talent que ses rivaux et plus de pénétration que ses émules. *Isabelle* est à *Aimée* ce que *Dominique* est à *Isabelle*. Mais le journalisme, gidard se résout, mathématiquement, par le célèbre rapport idéal de l'abbé Gratry, selon quoi l'infini tire le fini du néant. Que l'on nous passe cet accès de pythagorisme.

Pour conclure, répétons que M. Gide n'a aucune chance de faire oublier Huret ou Naudeau... Je n'irai point jusqu'à espérer qu'une si malheureuse expérience invitera l'auteur du *Saül* et ses dauids à plus de prudence dans leurs jugements comme dans leurs démonstrations. Le public — et même l'élite — s'aperçoivent déjà que les « feuilles » valent bien l'*in-12* quant au respect de la langue et aux dons des écrivains.

Je pourrais, en terminant, remercier M. André Gide. Même « rentrée » une dédicace est une louange. Nul merci cependant. M. Gide devait bien cela à un homme qui lui fit l'aumône d'un peu de célébrité.

Cela dit, ne décourageons personne. Il se pourrait que M. Gide eût un jour des embarras d'argent et fût dans le besoin de gagner sa vie. A la condition d'apprendre la grammaire, il pourra trouver son pain dans les journaux. Je le prie de compter sur moi. Je le con-

duirai à un chef d'informations de mes amis qui, sur ma recommandation, consentira peut-être à le prendre à son service.

Chez nous, dans les journaux, on emploie les débutants, selon leurs aptitudes et leurs connaissances. C'est-à-dire que, pour commencer, M. Gide « fera » les commissariats de banlieue.

Henri Béraud.

En troisième page :

« CANDIDE »
de Victorien Sardou

En quatrième page :

LES MUSIC-HALLS

(1) Il y en a d'autres, de nombreux, et de meilleurs. On en trouve pages 6, 11, 14, 24, 26, 38, 36, 100, 100, 124, 127, 132, 139, 163, 190... L'éditeur me saura gré de ne point désigner expressément les bourdes de M. Gide et de proposer votre recherche au public, en guise de jeu pour les vacanciers.

(2) Op. cit. appendice, page 15.